



Des Dervallières à Procé



Quartiers

à vos Mémoires

ARCHIVES MUNICIPALES DE NANTES



1/ Vers le Boulevard Jean-Ingres

Le pigeonnier

Symbole des droits seigneuriaux, cette fuie ou colombier datant du 17^{ème} siècle est le dernier témoin de l'ancien domaine des Dervallières. Dressé sur une éminence qui domine la vallée de la Chézine, cet édifice est une construction cylindrique surmontée d'une coupole à lanternon.



« Le pigeonnier est un vestige du domaine des Dervallières qui appartenait à la famille de la Brosse. Les murs de la propriété venaient jusqu'en face du bureau de tabac. Il y avait des champs, de la lande, de l'ajonc et de la broussaille. Dans les années 50, avec la cité des Dervallières, tout s'est transformé. On a vu les grands murs du domaine des Dervallières s'abattre et la route se faire. »
Thérèse

La campagne

« Quand j'allais ramasser des mûres avec ma grand-mère, on prenait un petit sentier que l'on appelait le « chemin des Quatre Cheminées ». Ce chemin longeait le mur du domaine des Dervallières pour arriver au rond-point des Châtaigniers. Mon grand-père allait chercher des petites baies et il en faisait une boisson. »
Yvonne B



« Il y avait beaucoup de familles, donc beaucoup d'enfants. Avec les copains et les copines, on partait en vélo se balader. On allait loin. On s'arrêtait devant des vignes et les garçons faisaient rouspéter le bonhomme. Ils allaient dedans et chantaient : « Ils sont dans les vignes, les moineaux ! ». On entendait le propriétaire crier au loin. Ce n'était pas pour voler les raisins mais juste pour le faire enrager. »
Claude



« Le dimanche, on allait souvent se promener. On piqueniquait, c'était la grande liberté. C'était la campagne. On ramassait du bois mort, des châtaignes et des champignons. C'étaient les loisirs simples de l'époque et ça nous suffisait. »
Solange

Les « illuminés de la colline »

En 1961, trois médecins fondent un groupe médical au 22, rue Antoine-Watteau puis s'installent au 35, boulevard Jean-Ingres en 1968. Un nouveau confrère se joint alors à eux et en 1970, l'équipe au complet compte cinq médecins. Commence alors une aventure collective dont la particularité est la pratique d'une médecine générale innovante pour l'époque. Travail en équipe, consultation sur rendez-vous, médecine globale, suivi médical, permanence assurée nuit et jour, formation continue, équipement moderne et mise en commun des honoraires sont, entre autres, les principes qui régissent l'activité du groupe constitué en coopérative. Impliqué auprès des habitants du quartier, le groupe se voit également confronté aux problèmes des avortements clandestins. Face aux conséquences dramatiques pour la santé des adolescentes et des femmes concernées, les médecins décident alors d'accompagner le mouvement de l'époque sur la contraception et l'avortement en se formant et en informant la population sur ces questions.



« Les médecins avaient la fibre militante et voulaient faire une autre médecine. Leurs collègues les appelaient « les illuminés de la colline ». Ils ont mis en place une médecine de groupe où tout était mis en commun, les sous comme les idées. C'était une réponse aux besoins des gens. N'importe qui pouvait se présenter. On pouvait même passer une radio. »
Mado

2/ La Cité des Dervallières



La naissance d'un grand ensemble

La cité des Dervallières est le premier grand ensemble réalisé en France. Sa construction, entre 1956 et 1965, s'inscrit dans le contexte de l'après-guerre et marque le passage de la période de la reconstruction à la période de construction massive du logement social. En effet, les bombardements de 1943 et de 1944 ainsi que l'augmentation importante de la population provoquent une grave pénurie de logements à Nantes. La municipalité engage alors divers programmes immobiliers mais ces opérations, qui n'excèdent pas les 200 logements, ne suffisent pas à enrayer la crise. La production massive de logements devient une nécessité.

En 1950, le projet des Dervallières devient un grand projet d'intérêt national et en 1951, il se voit qualifié de « chantier d'expérience ». Le projet est, en effet, tout à fait nouveau. Par son échelle et les méthodes de construction employées, il dépasse tout ce qui s'est fait jusqu'alors avec l'édification de 2 500 logements en éléments préfabriqués. Dès 1950, l'Office Public d'HLM lance les procédures d'expropriation, la consultation des architectes et l'étude des financements. Il faut attendre 1956 pour voir le démarrage des travaux avec la construction d'une première tranche de 1 200 logements. En février 1959, 460 logements reçoivent les premiers locataires. Au total, ce sont 2 650 logements qui en 1965, forment la cité des Dervallières.

La conception du plan masse est confiée à Marcel Favraud, un architecte parisien de renommée nationale qui applique les principes hygiénistes : air, soleil, espace. Impressionné par la qualité du parc et le relief du site, ce dernier élabore un projet à partir de cette configuration. Il imagine alors des immeubles-barres situés à flanc de coteau dans la partie haute de la pente et entrouverts sur le parc. Le plan masse révèle un modernisme inspiré des tableaux de De Stijl. Ce courant artistique prônait une expression plastique simplifiée dans laquelle les formes élémentaires et géométriques primaient. Il résulte de cette influence, une architecture simplifiée à l'extrême avec des immeubles barres aux formes épurées et disposés de manière très géométrique. Le concept de fermeture et d'entre soi prédomine. L'orientation des immeubles est pensée afin de protéger les futurs habitants des nuisances sonores émanant des boulevards environnants. La cité est donc cernée par de nombreuses barres qui forment une frontière hermétique et l'accès au quartier se fait au moyen

des porches intégrés aux bâtiments. Cette conception révèle une volonté de créer une unité résidentielle nouvelle. Il s'agit en effet de créer une ville dans la ville, autonome, prompt à favoriser les liens sociaux et dans laquelle les habitants formeraient une communauté.



Le grand ensemble des Dervallières est organisé en deux secteurs caractérisés par un type de bâtiments propres à chacun. La première zone implantée sur la partie haute et pentue du quartier est quasiment conforme au plan masse originel. Celle-ci est composée d'immeubles de huit étages sans ascenseur. L'entrée principale se situe à un niveau intermédiaire du 4^{ème} étage. Une passerelle permet d'atteindre les appartements et une rue intérieure distribue les différentes cages d'escalier. Le « building tour » a une fonction de repère et constitue le point central structurant le quartier. La seconde zone située dans le bas du quartier, correspond à la deuxième phase de construction et diffère de la conception initiale. Cette partie est caractérisée par des barres de quatre ou cinq étages reliées entre elles par des cages d'escalier « rotules ». Il en résulte une enfilade ininterrompue d'immeubles qui ceignent le quartier. Des petites maisons individuelles ont également été réalisées le long du boulevard du Massacre afin d'accueillir les familles nombreuses.

Arriver aux Dervallières : des familles aux histoires différentes, des sentiments partagés

► « Au début, on ne se rendait pas compte de l'ampleur de la cité. Ils ont commencé à faire deux ou trois bâtiments, les premiers immeubles. On ne se rendait pas compte de l'ensemble que ça pouvait donner après. » **Thérèse**

► « Les dix premières années de construction des Dervallières, dès qu'un bâtiment surgissait de terre, il était inauguré et investi par les nouveaux habitants. La cité des Dervallières est un peu considérée comme une ville. J'ai souvent entendu les gens comparer le quartier à une ville. » **Michel**

► « Ma famille habitait à Saint-Etienne-de-Montluc. On vivait dans une maison avec jardin mais sans confort. Il n'y avait pas l'eau chaude, pas de toilettes à l'intérieur. Il y avait une cabane aux canards au fond du jardin. J'avais cinq ans quand on est venu habiter aux Dervallières en 1960. On a habité dans l'immeuble de la rue Charles-Roger, celui qui a été détruit. Quand on est arrivé, c'était un chantier. Il y avait encore de nombreuses constructions en cours. Il n'y avait pas de pelouse, c'était de la boue. Dans l'appartement, on a découvert un truc génial : le chauffe-eau. Tourner un robinet et avoir de l'eau chaude, c'était invraisemblable. Ça n'existait que dans les rêves.



Les toilettes à l'intérieur, c'était extra ! Un truc qui plaisait beaucoup à ma mère, c'était la loggia, c'est-à-dire le balcon comme espace réservé pour faire sécher son linge. On a découvert le vide-ordures. Avant, on les virait sur le tas de fumier et ça servait à nourrir les canards. Les appartements n'étaient pas insonorisés. Le voisin pouvait déplacer un verre sur sa table, on l'entendait immédiatement en dessous. On était fier d'habiter là. C'était un réel plaisir mais ça voulait dire aussi que nous n'avions plus de jardin. Nous sommes arrivés avec d'autres familles qui étaient dans les mêmes conditions, des parents plutôt jeunes avec déjà beaucoup d'enfants. Il y avait une grande harmonisation des âges et des gamins partout. Peu de personnes âgées habitaient le quartier. L'été, sur les pelouses, tous les gamins jouaient. C'était un système de surveillance mutuelle, les plus grands surveillaient les plus petits. Les soirées d'été aux Dervallières étaient vraiment des moments d'exception. Quand je suis arrivé dans le quartier, il y avait aussi toutes les vedettes du FC Nantes qui habitaient dans l'immeuble d'en face. Il y avait du marbre dans l'entrée et on avait bien vérifié que chez nous, il n'y en avait pas. On avait du carrelage, un gris moucheté avec des petites tâches de rouge bordeaux ! »

Reynald

► « Quand on est arrivé à Nantes, on n'avait rien pour se loger. C'était l'après-guerre. Il y avait eu beaucoup de démolitions et encore beaucoup de logements insalubres. Nous nous sommes inscrits à l'Office public HLM et il a fallu que l'on attende 4 ans. Pendant ce temps, on vivait, comme beaucoup, dans des conditions difficiles. Pour toutes ces personnes qui sont arrivées en même temps que nous dans les HLM en 1963, c'était le paradis. Quand on est arrivé aux Dervallières, on avait l'eau courante, on avait le chauffage, on avait les waters dans la maison. C'était extraordinaire. Si vous le demandez à des gens de notre génération, ils vous diront la même chose. On parlait de « cages à lapins » mais c'était le paradis avec un confort que l'on n'avait jamais eu. Avant, on n'avait qu'une chambre pour mettre tout le monde. A cette époque, l'arrivée dans le quartier a été un événement très positif. On a habité rue Georges-de-la-Tour, puis rue Claude-Lorrain et enfin rue Nicolas-Lancret. Au fur et à mesure que notre famille s'agrandissait ou diminuait, on avait un appartement différent. Il y avait un gardien chargé de deux ou trois rues. À l'époque, il encaissait les loyers à domicile et il était chargé des petites bricoles comme changer une ampoule ou un carreau cassé. Il connaissait tout le monde. » **Mado**



► « Les Dervallières, ça été la découverte d'un paradis pour moi et pour ma famille. On avait un appartement très grand, très spacieux avec tout le confort : eau chaude, toilettes, salle de bain, cuisine, arrière-cuisine. Avant, je vivais dans des appartements qui n'en avaient que le nom. C'était des pièces sans eau, ni gaz, ni électricité. Après la guerre, j'ai aussi vécu dans des baraquements ».

Yvonne G

► « On était enchanté de venir aux Dervallières avec tout le confort moderne. C'était le rêve de venir ici. On vivait chez ma grand-mère dans une seule pièce sans eau, sans évier, ni WC. Nous nous chauffions avec une bouteille de gaz et nous prenions nos repas chez mes parents. Pour nous doucher, nous allions au Prinquiau. » **Yvonne B**

► « Aujourd'hui, si on me demande de choisir entre les Dervallières et un autre quartier, je reste aux Dervallières. C'est le quartier où je me sens bien, où je me sens intégrée et où j'ai fait beaucoup de choses. Il y a une joie de vivre même si tout n'est pas rose. Je suis arrivée en 1980 et mon quatrième enfant venait de naître. Avant, je vivais dans une maison, je n'avais jamais vécu en appartement. Il faut s'adapter à vivre dans une cage d'escalier car il faut gérer les enfants pour ne pas entendre pleurer, ne pas entendre crier. » **Monique C**

Les pelouses interdites

► « A la campagne, je ne connaissais que l'herbe, je ne connaissais pas les pelouses. Au départ, quand nous sommes arrivés, vers 1960, toutes les pelouses étaient interdites aux Dervallières. C'était inconcevable pour moi. Les gardiens étaient chargés de surveiller que ce soit bien res-

pecté. Ils étaient avec leur sifflet et ils n'hésitaient pas à siffler pour que l'on « vi » des pelouses. Après, elles sont devenues libres. » **Reynald**

La convivialité

► « Au début des Dervallières, on avait comme voisins des fonctionnaires dont les logements étaient réservés et des personnes comme nous qui en avaient fait la demande auprès de l'office HLM. Il y avait à l'époque une mixité sociale. On a créé une convivialité particulière car quand nous sommes arrivés, il y avait seulement les logements et les écoles de créés. Il n'y avait pas de commerces. Les marchands ambulants passaient dans les rues en klaxonnant. Tout le monde dégringolait les escaliers de son immeuble. Dans la rue, on se racontait nos histoires. Le boulanger et le boucher faisaient du porte à porte. Ils allaient dans les étages. C'était en 1963 et ça a duré quelques années. La convivialité a été créée par cette vie qui nous était imposée. » **Mado**

La solidarité

► « Il y avait une solidarité entre les gens. Je n'ai pas le souvenir une seule fois d'avoir été en panne de quoi que ce soit à la maison. On trouvait la solution dans la cage d'escalier. Il vous manquait un paquet de sucre, vous alliez voir d'abord la voisine du palier. Si elle n'en avait pas, vous montiez à l'étage, jusqu'en haut s'il le fallait et vous aviez votre paquet de sucre. C'était un système qui était très simple et qui fonctionnait par cage d'escalier. On rendait le paquet de sucre. On était réglo. » **Reynald**

3/ La place des Dervallières

Les commerces et le marché

En juillet 1960, alors que 500 logements sont occupés, seuls les commerces du quartier de la Contrie assurent le ravitaillement des habitants. Il faut attendre 1964 pour que le centre commercial voit le jour. Un marché est ouvert en 1980 grâce à l'action de la CSCV et de la FCF (Femmes Chefs de Famille).

► « Quand je suis arrivée en 1963 dans la cité, les commerçants n'étaient pas encore là. C'étaient des marchands ambulants qui venaient sur la place. » **Yvonne**

► « Tout le monde s'est réjoui quand les commerces se sont installés sur la place. Il y a eu le marché ensuite et les commerces les plus essentiels. Il y a toujours eu le supermarché qui a pris des noms très divers mais qui a été construit dès le début. » **Mado**

► « Sur la place, il y a les commerces. Au début, ce n'était pas grand-chose. On avait quelques petits magasins. Il y avait les camions des marchands ambulants qui passaient dans la cité. Il y avait le marchand de morues. C'est à ce moment-là que l'on a découvert des choses complètement exotiques comme les accras par exemple. » **Reynald**



► « Pendant la période estivale, j'ai connu le marchand de glaces. Il faisait le tour du quartier et tout le monde allait chercher sa glace. Mes enfants criaient : « Maman, il passe, il est juste en dessous de notre appartement ». On descendait et ils avaient chacun leur glace. » **Monique C**



► « Les Dervallières, c'est un petit village. On se connaît tous. Je m'en vais au marché. Je rencontre du monde et on papote. Au départ, il y en avait des camions tout le long. C'était un vrai marché. Il a été réclaté ce marché. J'ai toujours été fidèle à mon marché, à mon petit marchand de légumes. Les gens se plaisent. Au printemps, on est sur les bancs et on discute. » **Chantal**

► « Il y a quelques années, lors du marché du samedi, il y avait un marchand de livres. On achetait des livres et on échangeait ceux que l'on avait lus pour en reprendre d'autres. Avant, il y avait beaucoup plus de marchands mais maintenant, le marché est inexistant. » **Monique**

La bibliothèque

L'Amicale laïque des Dervallières, créée en 1960, ouvre une bibliothèque dans la cantine de l'école Chézine en 1961. Mais celle-ci se développe surtout à partir de 1967 au moment de son installation dans le château. En 1973, un nouveau transfert est opéré dans une classe préfabriquée désaffectée de l'école Chézine. Animée par un couple de militants passionnés, Monsieur et Madame Cortès, la bibliothèque



participe activement à l'animation du quartier notamment en direction des enfants. En 1992, la bibliothèque passe dans le giron de l'association LIRE, regroupant l'ALD, la CSF et Espaces-Formation. Ses locaux sont alors installés dans le centre commercial et elle prend le nom d'Emilienne-Leroux. En 1995, un incendie la détruit et réduit en cendres son fonds de 4 000 livres. Il faut attendre 1998 pour une nouvelle installation au 21, rue Charles-Roger.



► « L'actuelle bibliothèque Emilienne-Leroux était au départ la bibliothèque de l'Amicale laïque des Dervallières. Autrefois, les permanences avaient lieu dans une salle du château des Dervallières et ensuite dans un baraquement dans la cour de l'école maternelle Château. Elle était tenue par deux amicalistes jusqu'à la création de LIRE, la bibliothèque associative. » **Yvonne B**

L'église Saint-Laurent

Fondée le 1^{er} janvier 1961, la paroisse Saint-Laurent est l'une des plus petites de Nantes. Conçue par Marcel Favraud et construite au cœur du quartier, l'église est comprise dans un ensemble abritant quatre salles de catéchisme et le presbytère. Ouvert au culte en 1964, cet ensemble moderne, prévu pour accueillir 800 fidèles, est surtout remarquable pour sa charpente apparente en tube d'acier.



► « Avant que l'église Saint-Laurent ne soit construite, on allait sur le boulevard Jean-Ingres dans une petite chapelle qui était derrière le centre médical. J'y ai baptisé mon fils en 1963. » **Yvonne B**

► « L'église Saint-Laurent a été construite en 1964. Elle était belle, elle avait vraiment une allure de modernité. Quand on montait dans le grand A, on se sentait assez fier de ce bâtiment un peu original qui était une église sans avoir l'aspect d'une église. Les gens du quartier qui venaient de la campagne allaient au catéchisme et à la messe par tradition familiale. Quand on était enfant, on allait au catéchisme avec notre carnet de messe. Il fallait le faire tamponner tous les dimanches sinon on n'avait pas le droit de passer la communion. On allait à l'entrée de la messe, le curé tamponnait le carnet. On attendait, on se glissait et on partait. » **Reynald**

► « Dans les années 60 et 70, le curé des Dervallières était très proche des actions du quartier. C'était une paroisse ouvrière en avance à l'époque. » **Anne-Marie**

► « Au moment de la reprise du travail, les gens n'avaient pas plus d'argent puisque la grève venait de se terminer, alors on s'est dit qu'il fallait continuer. Mai 68 a marqué une étape car tout le monde se parlait, tout le monde réagissait. » **Mado**

Les événements de 1968

► « Lors des grèves de mai 68, c'était difficile aux Dervallières à cause de la pénurie. On manquait de produits mais on se débrouillait car beaucoup de familles avaient conservé des liens avec la campagne. Chez nous, on avait la jarre avec le cochon salé, la barrique de cidre, des patates et des civelles que mon oncle nous ramenait par seaux entiers. » **Reynald**

► « Pendant la période de mai 68, on a fait les ventes de légumes, d'œufs, de beurre et d'un tas d'autres choses à la Maison de quartier des Dervallières. Le matin, les filles allaient au MIN chercher des légumes pas chers que l'on revendait aux personnes qui étaient en grève. » **Thérèse**

4/ La rue Antoine-Watteau

Le grand A, le Watteau, le building : un seul et même immeuble

► « Le grand A était le point de repère du quartier. C'était la figure de prou des Dervallières puisque c'était un grand immeuble unique. Il est rue Antoine-Watteau mais il s'appelle le grand A, le Watteau ou le building. Dès que vous êtes un peu perdu, il suffit de lever les yeux et il est là. Les A, les B et les C, ce sont les noms des immeubles aux Dervallières. Le truc incroyable de l'époque, ça a été l'ascenseur. Quand on est arrivé à Nantes au début des années 50, je n'avais jamais mis les pieds dans un ascenseur. J'ai le souvenir de ça parce que j'en étais terrorisé. C'était tellement nouveau et moderne. Les premiers qui étaient en place n'étaient pas du tout confortables comme ceux d'aujourd'hui. C'étaient des trucs qui bringuebalient.

C'était très haut. Pour monter là-haut, il en fallait du temps. Ce n'étaient pas les ascenseurs rapides que l'on a maintenant. On était terrorisé parce que ça bougeait de partout. » **Reynald**



Des rues et des peintres

En juillet 1960, les premiers logements sont occupés depuis un an et demi mais nul ne sait dans quelle rue il habite. Les habitants ont alors pris l'habitude d'employer les dénominations utilisées par les architectes telles que les blocs B 6, B 7, B 8... En septembre 1960, l'office public d'HLM, propriétaire des voies de desserte à l'intérieur de la cité, remédie à cette situation et propose à la municipalité d'attribuer des noms de peintres aux rues nouvellement créées. Par ce choix, l'Office reprend les dénominations des rues prévues dans le lotissement que la Société civile immobilière des Dervallières envisageait d'édifier dans les années 40. En effet, les premiers noms de rues rendant hommage aux peintres apparaissent dans le quartier dans les années 30 lorsque la famille de la Brosse crée une Société civile immobilière afin de lotir son domaine des Dervallières.

En 1926, un premier lotissement est réalisé au Petit Carcouët et les voies ouvertes deviennent les rues Louis-David, Jean-Louis-de-Girodet et Antoine-Jean-Gros. En 1934, un second lotissement situé sur l'autre versant de la Chézine, est approuvée. Les rues Eugène-Delacroix, Horace-Vernet, Claude-Monet, Jean-Baptiste-Corot et la place Puvis-de-Chavannes apparaissent alors. Puis, en 1941, un nouveau projet est soumis à l'approbation de la Préfecture mais celui-ci est abandonné après la guerre puisque qu'il s'agissait de lotir la partie du domaine exproprié à partir de 1950 pour réaliser la cité. Certains éléments de ce projet de lotissement seront néanmoins repris par la Ville puisque la Société civile immobilière des Dervallières projetait d'ouvrir une avenue Jean-Ingres au même emplacement que le boulevard actuel ainsi que d'attribuer des noms de peintres aux futures rues de ce projet d'urbanisation du domaine.

► « Au début, quand on parlait des Dervallières, on parlait de la cité des peintres. Mais il faut se remettre dans le contexte de l'époque des années 60. On ne se sentait pas concernés par la culture. Les peintres restaient quelque chose pour les bourgeois. Ce n'était pas quelque chose d'accessible pour nous. » **Michel**

5/ Le boulevard du massacre

La campagne

► « Le boulevard du Massacre s'appelait le chemin du Massacre. Quand on allait s'y balader, on était en campagne. » **Thérèse**

► « Lorsque l'on prenait le boulevard du Massacre le soir, j'avais peur car il y avait des bois à côté. C'était plein de bois. Je n'étais pas du tout rassurée. » **Jeanne**



La guerre, une rencontre avec une patrouille allemande

► « Je revenais de Blain à vélo. J'étais sur le boulevard du Massacre et j'ai croisé une patrouille allemande : « papiers, papiers, papiers ! ». Ils m'ont pris mes papiers et je me demandais ce qu'ils allaient faire de moi. Qu'est-ce que j'ai eu peur ! Ils auraient pu m'embarquer car c'était le couvre-feu. J'étais en retard car une roue de mon vélo était crevée et il fallait souvent la regonfler. Ils ont regardé attentivement mes papiers et ils m'ont dit d'y aller. Du boulevard du Massacre au pré du Champ-Lucet, je suis rentrée vite fait. J'étais à vélo mais je suis rentrée vite fait ! Qu'est-ce que j'ai eu peur ! » **Jeanne**

Les années 50

► « Ma famille a fait l'ouverture des maisons sur le boulevard du Massacre. On était six enfants et la plus petite famille de tout le boulevard. On avait toutes les générations. Ça s'étalait de l'aîné qui avait vingt ans au petit

dernier qui en avait trois. Du haut jusqu'en bas, le nombre moyen d'enfants par famille était de neuf ou dix. Vous comptez le nombre de maisons et vous multipliez. Le boulevard était une petite route. Par temps d'orage, il y avait un effet de réservoir et devant les maisons, c'étaient des torrents de boues qui dévalaient. En face, c'était la cambrousse. On vivait dans un endroit un peu particulier. Sur le boulevard du Massacre, on a découvert le Monde ! Il y avait des Portugais, des Polonais, des Pieds Noirs, des Martiniquais. Tous ces gens nous ont fait découvrir des goûts, des produits que l'on ne connaissait pas. J'ai découvert les courgettes, la ratatouille. On ne mangeait jamais de ça ici. On ne connaissait pas. Les courgettes et les aubergines, c'était totalement absent de notre alimentation. Les gens qui venaient du Sud cuisinaient à l'huile d'olive. Je n'avais jamais vu une bouteille d'huile d'olive de ma vie. On a aussi découvert le concombre et ça a été une révolution. Ça a varié les menus. J'ai découvert le couscous, la morue. Toute cette cuisine, c'était sympa. On a créé un vrai lien avec ces gens. » **Reynald**

Les Castors

Après la guerre et les bombardements, les ouvriers nantais étaient pour la plupart mal logés et cherchaient à construire à la périphérie de Nantes. En 1950, les Comités ouvriers du Logement sont créés et permettent à des ouvriers d'accéder à la propriété en fournissant eux-mêmes 1 000 heures de travail pour la construction de leur maison. Ainsi, le long du boulevard du Massacre, ce sont 406 logements « castors » qui de 1955 à 1972 ont été construits grâce à ce système. En 1958, les premières maisons sont occupées par des familles de Nantes et plus particulièrement de Chantenay.

► « En face des petites maisons des Dervallières, il y avait les Castors. Dès la fin de la guerre, les gens faisaient leur maison. » **Huguette**



Les années 60

► « En haut du chemin du Massacre, du côté du rond-point des Châtaigniers, il y avait des magasins. Il y avait une petite épicerie où l'on se ravitaillait régulièrement. En bas d'un immeuble, il y a une boucherie halal. À l'époque, c'était une boucherie chevaline. Elle était pour nous d'une grande importance car elle vendait de la viande de cheval. À l'époque, c'était une viande qui ne coûtait rien car il n'y avait que deux catégories de gens qui en mangeaient, c'étaient les Polonais et les pauvres. J'ai été nourri au rôti de cheval tous les dimanches. Aujourd'hui, c'est le même prix que pour le bœuf. À l'époque, manger du cheval, c'était un signe de pauvreté. Quand vous disiez ça à des personnes d'un milieu plus aisé, vous vous dénonciez comme pauvre. » **Reynald**

► « J'ai habité boulevard du Massacre. Mon appartement donnait sur le boulevard et je n'avais aucun vis-à-vis et les enfants pouvaient jouer devant. » **Monique C.**

Le Tillay

► « Mes enfants allaient traîner au Tillay. Quand ils étaient plus grands, ils y allaient tous en groupe. Ils allaient se promener par là, c'était un peu la campagne. Il y avait des fermes. Ils me ramenaient des bouquets de fleurs. C'était mignon. Ils ont passé une sacrée jeunesse dans ces coins. » **Chantal**

► « Vers le Tillay, c'étaient des espaces en herbe que l'on appelait la « prairie ». Il y avait de grands bestiaux parfois. On jouait dans les herbes folles là-bas et on avait aménagé des terrains de foot. » **Reynald**

► « Maintenant, au Tillay, il y a beaucoup de promeneurs et de flâneurs qui y passent leurs après-midi d'été. Il y a toute une plaine de jeux. La Chézine continue son cours. C'est vraiment un parc fréquenté où il y a du monde. C'est l'endroit où les gens se retrouvent. On part le matin, on apporte notre pique-nique et on passe toute notre journée ensemble. » **Monique C.**

Le Ranch, un espace autogéré par les jeunes des Dervallières

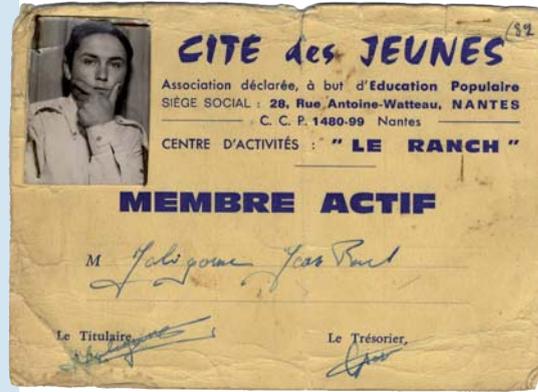


En octobre 1963, un groupe d'une vingtaine de jeunes qui avaient l'habitude de se retrouver sur la place centrale et autour du bâtiment «B5» décide de prendre en main l'organisation de ses loisirs en créant l'association « Cité des jeunes ». Ses buts sont de « permettre aux jeunes de s'épanouir ensemble tout en respectant leur passion de liberté et leur refus d'embrigadement » mais aussi de « bâtir collectivement une cité de jeunes conçue afin de permettre à chacun de faire l'expérience et l'apprentissage de la liberté, de la responsabilité et de la solidarité ». La ferme de « la Houssais », située sur la commune de Saint Herblain de l'autre côté du boulevard du Massacre, est remise en état par les membres de l'association pour en faire

un lieu d'accueil et d'activités pour les jeunes de 14 à 25 ans. Appelé le « Ranch », cet espace accueillit jusqu'à 250 jeunes en 1964 dont 107 adhérents. Céramique, émail, cuivre, photographie ou sport étaient quelques-unes des activités proposées. L'association cessa ses activités en 1966.

« C'était une ferme en ruine, on ne savait pas à qui ça appartenait. On s'est approprié cet espace spontanément. J'ai le souvenir d'avoir aménagé des vestiaires de foot. On y allait avec nos marteaux et nos clous, on récupérait des morceaux de plastique et on se débrouillait. C'était un lieu autogéré. Le Ranch ne concernait que les grands, il fallait avoir au moins 12-13 ans. Le foot était un sacré régulateur chez les garçons. Les mêmes qui étaient des supposés voyous pouvaient être étonnamment respectueux des règles. Un copain a organisé des trucs inouïs au Ranch. Ça a pris de l'envergure puisque l'on avait créé à l'époque un club de foot non officiel. C'était l'équipe du Massacre. Une année, on a fait les Jeux Olympiques avec les épreuves de poids, de javelot, de course à pied. Tous les gamins du quartier pouvaient y participer. Une autre année, on a fait le championnat du monde de babyfoot. »

Reynald



Le pont du Massacre

« Le soir, avec les copains de la bande, on traînait du côté du pont, près du boulevard du Massacre. Ce pont permettait de traverser la Chézine. À l'époque, sous ce pont, il y avait des espaces libres et ça nous faisait penser à une cabane. Tous les jeunes du quartier avaient l'habitude de se réunir à cet endroit. C'était déjà un peu le bazar parce que l'on était quand même nombreux et bruyants. À l'époque, j'avais 15-16 ans, on était une trentaine quand on était tous réunis. C'étaient des meutes. La première grande révolution que l'on ait connue, ça été le mini-cassette. On avait un tout petit haut-parleur mais on mettait toujours à fond pour écouter Jimi Hendrix. On n'avait pas d'engins puissants comme les radiocassettes mais on bricolait pour rajouter des haut-parleurs. On démontait les caisses des haut-parleurs de bagnoles ou des vieux transistors, on fabriquait des boîtes et on mettait ça dedans. On dérivait le son pour avoir un peu plus de pêche ! »

Reynald

6/ Les écoles du quartier

Dervallières-Château et Dervallières-Chézine

En juillet 1951, alors que le plan masse de la cité des Dervallières est arrêté, le conseil municipal décide la création d'un important groupe scolaire à proximité de l'avenue Jean-Baptiste-Corot. Le projet comporte une école de garçons et une école de filles de 10 classes chacune ainsi qu'une école maternelle de 6 classes. La conception de l'édifice est confiée à Marcel Favraud. Dès 1958, il apparaît que le groupe scolaire Dervallières I, en cours de construction, ne sera pas en mesure d'accueillir tous les enfants de la cité puisque le nombre prévu de logements est passé de 1 600 à 2 500. La création d'un second groupe au nord-ouest de la cité est donc décidée. En décembre 1963, les deux groupes scolaires du quartier sont en service : Dervallières-Château et Dervallières II. Mais la cité n'étant pas encore achevée la municipalité anticipe l'afflux nouveau de population en envisageant la construction d'un troisième groupe scolaire au sud-ouest du quartier : l'école des Châtagners.



« Aux Dervallières, il y avait deux écoles : l'école Château et l'école Chézine. Il y avait un vieux clivage entre ceux du Château et les autres de la Chézine. Il y avait beaucoup de rivalités de foot et de bandes. Il y avait d'un côté la bande de la Chaufferie et de l'autre, la bande du Massacre. J'ai de très bons souvenirs de l'école. J'étais un très bon élève et il y avait des instits remarquables. Je n'ai aucun souvenir de violence dans l'enceinte de l'école, exceptées des bagarres ordinaires de gamins dans la cour. Il n'y avait pas de climat de violence. L'école était perçue par les familles comme la seule possibilité de s'en sortir. »

Reynald

« La cité des Dervallières comptait des milliers d'habitants et était composée en majorité de jeunes couples avec des enfants. L'école Chézine était composée de treize classes. Notre fille aînée n'a pas pu être inscrite avant ses quatre ans. Il y avait beaucoup de classes mais il n'y avait pas assez de place pour tous les enfants. »

Mado

Les parents d'élèves se mobilisent !

► « En tant que parent, l'école aide à s'intégrer dans la vie du quartier. On se rencontrait à l'école. On parlait de nos difficultés. C'est comme ça que l'on a réussi à former un petit groupe de femmes. » **Monique C.**

► « L'école favorisait énormément les contacts. À plusieurs reprises, les parents ont mené des actions très fortes pour l'école. À deux reprises, nous avons développé des actions collectives à dimension politique. Il a fallu que l'on aille assez loin. La première action date de la fin des années 60. Elle est liée à des difficultés relationnelles avec une directrice de l'école maternelle. Nous sommes dans un quartier populaire et certains comportements n'ont pas été acceptés par les parents. La deuxième action importante concerne la suppression de trois postes d'ATSEM dans les années 80. Il y avait une ATSEM par classe et du jour au lendemain, les postes ont été supprimés. Ce qui m'avait frappé à l'époque, c'était la façon dont les parents avaient compris la complémentarité d'une ATSEM et d'une instit. Ils percevaient l'importance des deux rôles. Nous étions tous d'accord pour réagir, y compris les enseignants. On a occupé l'école. Il y avait deux ou trois parents par classe pour occuper les enfants. La municipalité a évidemment réagi. On souhaitait être reçu par le maire et on a été reçu. On a obtenu la conservation d'un poste et demi. Depuis cette action, les parents ont eu envie de faire des choses ensemble. Tous les jeudis, on se retrouvait pour prendre un café et échanger sur les problèmes de l'école. À la CSF, on a créé l'Union des parents d'élèves qui existait déjà à Bellevue. On abordait à la fois les problèmes scolaires mais aussi d'éducation et de parentalité. Ces actions fortes ont soudé une équipe de parents qui sont devenus militants. On a ensuite très vite amorcé l'ac-

compagnement scolaire dans le quartier. Il y a eu une grande évolution concernant l'attention mutuelle du monde enseignant et des parents. Les enseignants ont changé d'attitude. Certains étaient très attachés au quartier et sont restés un certain temps. On a senti que c'était par vocation. Les enseignants d'aujourd'hui aussi sont attachés au quartier, aux enfants et ils ont des relations très simples avec les parents. » **Mado**



La crèche des Dervallières

Alors que les derniers logements de la cité sont achevés en 1964, ce n'est qu'en 1971 qu'une crèche voit le jour dans le quartier. Conçu par Marcel Favraud, le bâtiment prend la forme d'une « étoile formée de deux hexagones accolés » si bien que toutes les pièces ont la forme d'un triangle ou d'un trapèze. Très critiqué avant même sa réalisation, le projet s'avère rapidement mal commode et peu fonctionnel. Comme toutes les crèches construites à cette époque, les préoccupations hygiéniques ont primé sur la pédagogie. Malgré quelques modifications entre 1974 et 1990, le bâtiment s'est dégradé et il faut attendre 1998 pour qu'un vaste programme de restructuration soit mis en œuvre.

► « On allait chercher nos enfants à l'école et on les emmenait goûter devant la crèche. C'était plein de mamans. On passait une ou deux heures avec les enfants avant de rentrer à la maison. » **Chantal**

► « Comme on ne partait pas en vacances, on allait à côté du petit gymnase. Il y avait des jeux de bois, du sable. Beaucoup de mamans se retrouvaient de ce côté-là. On avait vraiment l'impression d'être au bord de la mer. Le sable était fin, la Chézine n'était pas loin. Un jour d'été, mon petit jouait sur le gros rocher du côté de la crèche Chlorophylle. J'ai pris des photos. Quand je les montrais, on me demandait toujours où j'étais allée à la mer. » **Monique C.**



7/ Le domaine des Dervallières et son Château

Histoire d'une propriété

Situé à l'ouest du centre-ville de Nantes, le site des Dervallières est délimité à l'ouest par le chemin du Massacre, au nord par la Chézine, à l'est par le boulevard des Anglais et au sud par l'actuel boulevard Jean-Ingres. Jusqu'en 1908, la propriété se situait sur le territoire de l'ancienne commune de Chantenay. Une des caractéristiques du domaine est son relief atypique marqué par des vallonnements et des pentes prononcées. Le dénivellement atteint, en effet, quelques dizaines de mètres. Ce relief divise le site en deux parties : la zone haute au sud qui surplombe l'ensemble du parc et la zone basse au nord où coule la Chézine.



Avant le 15^{ème} siècle, le domaine appartenait aux seigneurs de la baronnie de Derval, qui lui ont donné son nom. Cette famille possédait un hôtel particulier dans le centre de Nantes, l'Hôtel de Derval, l'actuelle cour d'honneur de l'Hôtel de Ville. Un premier château est construit au 16^{ème} siècle. Deux siècles plus tard, la seigneurie passe entre les mains des Stapleton, une famille irlandaise fortunée, propriétaire de grands domaines sur l'île de Saint-Domingue. La propriété est rachetée au 19^{ème} siècle par les familles de la Rochefoucauld puis de la Brosse. C'est à cette époque qu'un château au tuffeau orné d'armoiries est édifié. En 1893, un vaste château, une chapelle, plusieurs fermes, des moulins, des bois, des prairies et un étang forment le domaine qui s'étend sur soixante et onze hectares.



Racheté par la ville de Nantes au moment de la construction de la cité, le château est dans un premier temps occupé par des associations du quartier. En 1968, la municipalité étudie l'opportunité de le convertir en auberge de jeunesse mais abandonne cette idée face à l'ampleur des travaux de rénovation. Laisse trop longtemps à l'abandon, l'édifice est alors quasiment en ruine et sa démolition est décidée en 1987. Seuls son soubassement et la façade de son pavillon central ont été conservés.

Souvenirs d'enfance au château

► « Avant la famille de la Brosse, il y a eu les de la Rochefoucauld. Ma maman me racontait qu'en 1915 et même avant, les habitants allaient voir les filles de la Brosse faire du cheval devant le château. Ensuite, ils leur donnaient des bons pour acheter des sabots, des vêtements. Le dimanche, la famille de la Brosse allaient à la messe à Saint-Clair. Il y avait une vachère et les premiers habitants de la cité des Dervallières allaient chercher leur lait dans la ferme du château » **Yvonne B**

► « J'allais jouer avec des enfants de mon âge dans les appartements tout beau et tout neuf du château. Je suis allée jouer quelquefois au billard dans la grande salle d'où partait un escalier monumental avec des tentures sur les murs » **Marie-Madeleine.**



► « En 1936, mes parents étaient jardiniers au château des Dervallières. Papa faisait les légumes et les livrait tout propres à la cuisinière du château. À l'intérieur, c'était très beau. Il y avait la bibliothèque, le billard, de grandes cuisines, de grandes salles à manger, et beaucoup de chambres. Il y avait des tapisseries aux murs, de grandes hauteurs de plafonds et de grands parquets bien cirés. La Chézine était la limite entre le domaine des Dervallières et celui de Carcouët. Vers le chemin de Massacre, il y avait un grand bois. C'est aujourd'hui le Tillay. De grands murs et un grand portail marquaient la fin de la propriété.

Félix de la Brosse, le propriétaire, a eu neuf enfants. Certains vivaient ailleurs mais ils venaient souvent passer du temps aux Dervallières avec leur famille. Nous, on jouait avec les enfants de la Brosse. Au château, chacun faisait sa vie. Les enfants qui étaient restés après la mort de leur père, avaient fondé leur famille et vivaient aux Dervallières. Ils avaient tous leur femme de ménage, leur femme de chambre et leur nourrice. Ils occupaient une suite et ils se réunissaient tous à la salle à manger. C'étaient de braves gens. Michel de La Brosse, celui qui est resté au château, était d'une simplicité ! C'était un très bel homme et très sympa. Il saluait tout le monde. On faisait des repas ensemble. Nous, la famille du jardinier, nous habitions la ferme. Elle était au niveau de l'actuelle Maison de quartier. Tout autour, c'était pavé. Il y avait les écuries, les jardins et les dépendances. Il y avait de grands arbres,

de grands séquoias. Dans l'étang, il y avait beaucoup de poissons et on allait à la pêche. Il y avait aussi une vachère. Elle s'occupait de traire les vaches, de passer le lait à l'écrémeuse pour le beurre. Elle fournissait le château et les habitants alentour. Il y avait plein de prairies qui descendaient jusqu'au château de Carcouët de l'autre côté de la Chézine. Les vaches allaient y paître. Nous avions un cheval aussi. Papa s'en servait pour labourer la terre. Au moment des réquisitions allemandes, mon père et les de la Brosse ne tenaient pas à ce que le cheval s'en aille. Les Allemands ont vu qu'il avait ses pattes toutes gonflées et ils ne l'ont pas pris. Ensuite, les Allemands sont venus occuper le château et ça a été la catastrophe. Nous sommes restés dans la ferme. On entendait le bruits des bottes toute la nuit. Après les Allemands, ce sont les Anglais qui se sont installés. Michel de la Brosse avait pris une chambre chez nous, dans les dépendances. Après la guerre, la famille de la Brosse n'a plus habité le château. La Ville de Nantes a élaboré le projet de construire des logements. Pendant que les tours s'élevaient, les vaches étaient encore là. Il restait quelques prairies, c'était tellement grand. Maman s'était mise à traire les vaches et à vendre le lait. » **Solange**



Le devenir du domaine après la guerre

► « Le château de Dervallières était le siège de l'Amicale laïque des Dervallières. On y trouvait également le vestiaire et les bureaux du club de foot du quartier. C'était une grande bâtisse en tuffeau, une maison de maître. À l'intérieur, il n'y avait rien, aucun meuble, c'était totalement nu et presque en ruine. Il a fallu le détruire parce qu'il était devenu dangereux. C'était un bâtiment incongru parce que la cité des Dervallières était moderne. Le château ne correspondait plus avec son environnement, il n'avait plus sa place dans ce quartier d'habitat populaire. Et à l'époque, « populaire » voulait dire quelque chose. Il y avait une forte population ouvrière, de culture et de tradition ouvrières, très attachée à des valeurs de classe. L'idée de se battre pour préserver un château n'avait donc pas de sens. Je n'ai pas souvenir qu'il y ait eu des manifestations de résistance à l'idée de voir disparaître ce château. » **Reynald**



► « Quand je suis arrivée dans le quartier, c'était déjà emmuré. Mon seul souvenir du château est l'endroit qui était interdit aux enfants. C'était interdit mais ils voulaient tous y aller. Ils allaient sur le côté où c'était vraiment marqué « danger ». J'avais peur qu'il se passe quelque chose. » **Monique.**

► « J'ai vu la démolition du château avec le tractopelle casser le mur. Ça ne peut pas ne pas marquer parce que ça représentait des châtelains. Pour être schématique, dans la mentalité ouvrière, on faisait partie des pauvres et eux des riches. Le château faisait quand même partie de notre environnement. »

Michel

Le bassin

► « Mes enfants se sont baignés dans l'ancien bassin. Ils étaient ravis. L'été, les pelouses étaient pleines de marmans avec leurs enfants. » **Chantal**

► « Le mercredi, on voulait que l'eau soit propre pour que les enfants puissent patauger et s'amuser. On nous a répondu que ce plan d'eau n'avait pas cette fonction. On a tout de même obtenu satisfaction car quand les enfants n'avaient pas d'école, l'eau était changée. » **Mado**



8/ La Maison de Quartier

La première Maison des Jeunes de Nantes

Votée en 1963, la réalisation de la Maison des Jeunes est prévue dans la partie centrale de la cité, à proximité du château et à la limite de la zone d'habitation et des espaces verts. Les éléments qui la composent sont répartis autour d'une petite cour intérieure permettant une orientation et une desserte rationnelle du foyer, de la bibliothèque, des salles annexes et de la salle polyvalente de forme hexagonale adaptée aux multiples utilisations prévues (conférences, théâtre, danse...). Au sous-sol, des ateliers sont aménagés pour les activités secondaires. La réalisation du projet est confiée aux architectes de la cité. Première réalisation de ce genre à Nantes, la Maison des Jeunes des Dervallières est inaugurée le 22 septembre 1967.



Un équipement mal adapté

« La Maison des Jeunes a vu le jour en 1967. Il y a toujours eu des bandes car il y avait beaucoup d'enfants sur le quartier. De l'autre côté du boulevard du Massacre, il y avait un champ et une vieille ferme que les jeunes ont retapée pour en faire leur local. C'était le Ranch. Quand ils ont terminé de l'aménager, ils ont invité toutes les familles et on a fait une fête. La Maison des Jeunes a ensuite été construite par la Ville à la suite de ces initiatives pour organiser des loisirs. Au départ, cette maison était pour l'ensemble des jeunes de la ville mais il y avait des activités qui n'avaient rien à voir avec les préoccupations des jeunes d'ici. Ils étaient frustrés d'avoir un espace qui leur

était dédié mais qui ne leur convenait pas du tout. Il y avait eu des tensions, des casses et des fermetures. » Jo



« La municipalité avait conçu cet équipement un peu de la manière d'une Maison de la Culture. Dès 1968, la Maison des Jeunes avait été critiquée par les militants associatifs du quartier considérant qu'elle n'était pas adaptée aux besoins du quartier. La Ville envisageait cet équipement avec une zone d'influence beaucoup plus large que celle de la cité HLM environnante. Dans la mesure où l'on avait affaire à un équipement organisé sur la base de nombreux ateliers, les inscriptions pouvaient venir de toute la ville et même du département. Je me souviens, par exemple, que l'atelier poterie avait une très grande réputation, avec des gens qui venaient de très loin. L'atelier était extrêmement bien équipé avec un grand four à céramique et des tours à pied. Il y avait toute une série d'ateliers culturels et des expos de peinture qui avaient tendance à être vandalisées. Elles étaient peu comprises par les gens du quartier, en particulier les jeunes. » Bernard

« On essayait de faire en sorte que les jeunes du quartier aient accès à la Maison des Jeunes qui au départ était une Maison de Jeunes et d'Éducation Permanente. C'étaient des étudiants qui s'occupaient de ça mais les gens du quartier n'y allaient pratiquement jamais, sauf peut-être les petites filles qui allaient à la danse ou des choses comme ça. Mais régulièrement, il y avait des problèmes. On essayait donc de négocier avec les animateurs une entrée pour les jeunes et ce n'était pas simple. En tout cas, toutes les démarches avec le comité de quartier ont permis de faire de la Maison des Jeunes, une maison de quartier avec un conseil d'administration composé par des habitants du quartier et non pas par des étudiants de l'extérieur. » Anne-Marie

Télé Dervallières

« Avez-vous entendu parler de la télévision dans les escaliers ? C'étaient dans les années 80. On allait à la Maison de Quartier pour voir les reportages. Il y avait des interviews dans les appartements. C'était sur tout ce qui avait été fait sur le quartier des Dervallières. C'étaient les habitants de la cité qui la faisaient. Il y avait des fils partout dans la Maison de Quartier et c'était retransmis à la télévision. » Monique



Une vie pour l'action socioculturelle

« Mon fils faisait partie de la bande des jeunes des Dervallières. J'étais donc en contact avec cette petite bande qui embêtait le quartier. Un jour, un éducateur m'a demandé si je voulais travailler avec eux pour mettre en place une activité « code de la route ». Beaucoup de jeunes conduisaient des voitures sans connaître les règles et sans aucune notion des risques qu'ils encouraient. On a essayé de leur apprendre le code de la route. J'ai ensuite été recrutée par l'Association Education et Vie Sociale pour faire de la prévention routière et encadrer des jeunes dans différentes activités. J'ai pris goût à l'animation et

j'ai préparé un DEFA. En tant que mère de famille et membre de la CSF, j'étais bénévole et je faisais partie du conseil d'administration de la Maison des Jeunes. Un jour, j'ai appris qu'un poste d'animateur se libérait. J'ai donc été animatrice à la Maison des Jeunes tout en continuant ma formation. Suite aux différents événements, elle a été fermée pendant trois ans et je suis restée la seule animatrice sur le quartier. Les activités se déroulaient dans un local associatif. Je suis partie faire une autre formation car on devait être capable d'encadrer toutes sortes d'activités. A 40 ans, j'ai appris à faire du ski de fond et j'ai découvert le plaisir d'être à la montagne ! J'ai eu envie de faire partager ce bonheur aux femmes du quartier. Nous avons organisé des séjours pour partir sans mari, sans enfant et sans se sentir coupable de prendre des vacances. Ce travail était d'une grande richesse car on se retrouvait avec des femmes françaises, maghrébines, espagnoles, italiennes. Tout ce mélange culturel était très enrichissant. A cette époque, je suis devenue la directrice de la Maison de quartier. J'avais une grande autonomie pour le choix

des activités et des actions à mettre en place. Je suis partie d'un milieu très modeste et suite aux différentes étapes de ma vie, j'ai réussi à passer mon certificat d'étude. Je me suis fixée un objectif : vivre correctement et réaliser les choses dont j'avais envie. J'ai commencé à travailler très jeune et j'ai découvert le militantisme. » **Yvonne G.**



9/ Le Militantisme

Les premières actions

► « Quand on est arrivé dans le quartier, il y avait tout à faire. Il n'y avait pas de commerces et presque rien pour les enfants. Il y avait l'Amicale laïque mais c'était surtout du basket, du foot... On a donc pris nos affaires en main et avec les parents de l'école et les gens des Castors, on s'est serré les coudes. On a commencé par créer des loisirs pour les enfants dans le vieux château en 1964. Après quand il y a eu le centre de loisirs, on a arrêté. On a préparé le terrain et puis c'est grâce à ça que l'on a continué. Il y a toujours quelque chose à faire dans un quartier comme le nôtre. Il y a deux secteurs où l'on s'est investi : l'éducation, l'école, la parentalité et tout ce qui touche au logement. » **Mado**

La Confédération Syndicale

des Familles

► « J'ai été sollicitée par plusieurs associations parce qu'il y a des gens qui savaient que j'avais été active dans un mouvement de jeunesse. Au départ, je n'avais pas d'arrière-pensée mais j'ai choisi la CSF parce qu'il n'y avait pas que l'action sociale. Il y avait aussi l'action dans tous les domaines de la vie familiale et surtout une action sur les causes des situations. Et agir sur les causes, c'est aussi agir sur les lois. C'est donc une des motivations profondes de mon action avec la CSF ». **Mado**

► « Il y avait des problèmes qui touchaient au logement mais aussi à l'environnement. Par exemple, il y a eu « l'opération escargot » menée avec la Maison de quartier. Le quartier était conçu à l'écart de la ville, complètement fermé sur lui-même et il était difficile d'en sortir sans prendre de risque. Après un certain nombre de réclamations restées sans suite, on s'est rassemblé avec un certain nombre d'associations pour dire que cette situation ne pouvait pas durer. Les gens ont pris leur voiture un samedi matin et on a roulé sur le boulevard Jean-Ingres à 5 ou 10 km à l'heure. C'était un bazar pas possible. A partir de là, la Ville a bien vu qu'il y avait un problème et nous avons commencé à être écoutés. C'est donc à partir de cette action que le quartier a été désenclavé. C'était une action inter-associative parce qu'on ne peut pas marcher les uns à côté des autres. Quand il y avait un problème qui



nous était commun à tous, on n'avait pas trop de difficultés à se rassembler même s'il y avait des gens très divers.

Une autre action qui a été significative sur le plan du logement, ça a été l'action propreté. Il y avait eu à l'époque une décision de Nantes Habitat de faire deux augmentations de loyer. Alors les gens ont réagi parce que deux augmentations, c'était beaucoup et en plus quand on voyait dans quel état de malpropreté était ce quartier, c'était inadmissible. Il fallait réagir. On a donc saisi la balle au bond et on a fait une réunion à la Maison de quartier. Il y avait au moins cent personnes. Ça rôlait de toute part, il a fallu canaliser ça et on s'est dit qu'on allait refuser ces augmentations. On a donc mis en place une action propreté. On a donc fait une action éducative à la fois en direction des gamins et en direction des habitants. C'est là que la décoration des cages d'escalier a été lancée avec de très belles affiches et des vues du quartier. Ce qui était bien, c'est que comme les enfants avaient été mis dans le coup, c'est eux après qui disaient aux adultes de ne pas jeter les papiers par terre. D'ailleurs, il faudrait recommencer avec les enfants d'aujourd'hui ! Tout le monde a joué le jeu.

Les éducateurs en prévention spécialisée

► « Je suis arrivé comme éducateur aux Dervallières en 1971 car les jeunes du quartier étaient accusés de vandaliser la Maison des Jeunes. L'équipe d'animation avait donc réclamé à la municipalité qu'un travail de prévention soit organisé dans le quartier. L'équipe de prévention s'est vraiment constituée en 1973 avec l'embauche d'une éducatrice et de deux éducateurs. Nous dépendions des Cen-

A la CSF, on a beaucoup travaillé pour que des locaux résidentiels soient ouverts dans les cités afin que les habitants et les associations puissent se rencontrer et mener des actions collectives. Une des choses qui nous a fortement marqués en arrivant dans le quartier, c'était le fait qu'il n'y avait pas de locaux à la disposition des gens. On faisait nos réunions CSF chez l'habitant. On a aussi fait une manifestation inter-associations là-dessus. Un de nos leitmotiv au moment des réhabilitations, c'était de dire que ce chantier doit aller de pair avec la mise en place de locaux communs permettant aux gens de se rencontrer, aux personnes âgées de se retrouver, aux locataires de se concerter, aux jeunes de faire de l'entre-aide scolaire. Maintenant dans le quartier, il y a de nombreux locaux pour les associations. C'est une reconnaissance et c'est une façon de leur donner les moyens d'exister. Dès que l'on a un local, c'est une reconnaissance. Les gens savent où nous trouver. On a fait beaucoup de réunions chez l'habitant avant d'avoir un local. » Jo

tres d'Action Educative, la seule association de Prévention Spécialisée de Nantes à l'époque. Dans un premier temps, il s'agissait, pour moi, de mener une enquête avec un sociologue afin de comprendre un peu mieux la situation. L'idée était d'accompagner l'enquête sociologique en faisant un film afin de mieux dialoguer avec les habitants. Ce film essayait de poser les

problèmes du quartier et l'enquête sociologique mettait en évidence une certaine rupture de communication entre les jeunes et les adultes.

Il est évident qu'à l'époque, aux Dervallières, on a pu remarquer assez vite que la frange de la population qui commettait un certain nombre de délits, comme des vols ou du vandalisme, était composée d'enfants issus de familles nombreuses. Par exemple, sur le boulevard du Massacre, il y avait des familles de dix à douze enfants. Un de nos axes de travail consistait à refuser leur stigmatisation. Nous faisons en sorte de ne pas les isoler afin que leurs problèmes soient pris en compte. On a aidé, par exemple, un certain nombre de jeunes de ces familles à rentrer aux Chantiers Navals grâce à l'alliance avec les militants associatifs et syndicaux du quartier. Devant la misère des familles que l'on côtoyait, on se rendait compte que la délinquance des jeunes était surtout liée à leurs conditions de vie. » Bernard



► « J'ai été embauchée au Centre d'Action Educative en 1973 comme éducatrice de rue. C'était en pleine période du mouvement des femmes, de la contraception. L'équipe des Dervallières cherchait une femme pour travailler avec eux parce qu'à l'époque, pour en imposer avec les garçons, il n'y avait que des hommes dans les équipes d'éducateurs. Du coup, c'était difficile de travailler avec les filles. Notre travail consistait à prendre contact avec les jeunes dans la rue, à discuter avec eux et petit à petit à comprendre leurs problèmes, leurs difficultés et ce dont ils avaient besoin. C'était pour les jeunes les plus en difficulté.

Je prenais donc contact avec les filles et j'essayais de travailler avec elles sur leurs rapports avec les garçons. J'étais aussi des contacts avec leurs mères mais aussi dans le cadre du Comité de Quartier avec les femmes militantes. Je me suis aussi beaucoup occupée des femmes immigrées. On organisait des sorties pour qu'elles puissent sortir de leur rue. Elles ne parlaient pas le français, elles n'avaient pas d'argent. Elles préparaient des petits gâteaux et on les emmenait une journée avec les gosses à la campagne dans une maison à Conquereuil. Il y avait un animateur qui s'occupait des enfants et nous, on discutait avec les femmes.

Dans le cadre de notre travail de prévention, on a conduit une information auprès des jeunes sur la contraception. C'est comme ça que l'on a eu un problème qui nous a menés en justice. Mon collègue, Léon Fournier, le directeur de la Maison des Jeunes, moi-même et les autres membres de l'équipe avons été inculpés d'incitation de mineurs à la débauche à la suite d'un week-end mixte que nous avions organisé avec les jeunes. On était censé les séparer pendant la nuit mais c'était totalement délirant par rapport à la réalité qu'ils vivaient sur le quartier. Finalement, il n'y a que Léon qui a été inculpé. On a donc

passé beaucoup de temps à mobiliser les gens pour défendre notre collègue. Lorsque qu'il y a eu une manifestation de soutien au moment du procès de Léon à Nantes, tous les jeunes du quartier étaient là. Il y avait aussi des militants associatifs avec des banderoles. C'était aussi l'occasion de dire que les Dervallières n'étaient pas un quartier pourri parce qu'on avait fait toute une action pour valoriser le quartier. » **Anne-Marie**

Le Comité de Quartier

► « Après la réalisation du film et de l'enquête sociologique, on a sensibilisé les adultes à travers le passage du film dans les appartements. On enregistrait au camescope les réactions et à l'issue de ces différentes projections, on a fait un montage des discussions. Après, on demandait aux habitants qui avaient participé de se rendre au local associatif pour discuter ensemble des diverses situations présentées dans le montage. L'idée était de mobiliser les adultes pour l'amélioration de la vie sociale du quartier mais aussi de les mettre en rapport avec des militants et des responsables des différentes associations du quartier. C'est ainsi qu'est né le Comité de Quartier, composé de militants associatifs et d'habitants volontaires.

Le Comité synthétisait les besoins émis par les habitants et faisait des propositions pour la résolution des problèmes. On a conduit plusieurs actions emblématiques, je pense notamment à la lutte contre les expulsions. Il s'agissait d'un problème de loyers impayés et de troubles du voisinage. C'est grâce aux jeunes que l'on connaissait que nous avons été mis au courant de ces problèmes. On a donc enquêté auprès des familles qui étaient concer-

nées. Après quelques envois de courriers restés sans suite, on a alerté le comité de quartier et c'est sous ses auspices qu'on est allé occuper l'OPHLM rue Félix-Faure sur le mode des occupations d'usine. On s'est imposé dans le bureau du président de l'Office, le docteur Lemoine. On devait être à peu près trois cents. A l'OPHLM, ils n'avaient encore jamais vu ça. Je me souviens d'un militant assis sur le bureau de Lemoine, lui demandant à voix forte de signer un papier pour empêcher les expulsions. » **Bernard**

La formation des femmes



► « Dans les années 70, il y avait une appétence des femmes du quartier pour travailler. Elles ne voulaient plus se contenter de l'image de mère au foyer uniquement. Certaines avaient élevé leurs enfants et elles voulaient travailler. On a fait une enquête avec les assistantes sociales du quartier pour voir si des femmes avaient des besoins pour les gardes d'enfants ou pour le travail. Les réponses aux questionnaires nous ont effectivement montré qu'il y avait une demande.



On s'est donc mis en ordre de bataille pour créer la formation des femmes. On est allé voir des gens de la formation professionnelle. Il fallait d'abord les convaincre que les femmes au foyer avaient le droit à une formation professionnelle continue et pas seulement les travailleurs. On a argumenté tout ça et on a réussi à trouver de l'argent. On a mis en place des cours d'alphabetisation pour les femmes immigrées afin de les sortir de leur isolement. Il y avait des demandes et même des demandes des maris pour que leurs femmes apprennent quelque chose. On a ensuite créé des cours de dactylo ainsi que des cours de couture parce qu'à l'époque, il y avait encore des usines de textile. C'étaient des formations qui se situaient entre la formation ménagère et le social parce qu'on se disait que même si les femmes ne s'en servaient pas pour le travail, elles s'en servaient autrement. Et de fait, la couture a surtout été investie par les femmes immigrées. On a donc cherché des formatrices parmi les gens que l'on connaissait. Il y avait aussi la remise à niveau pour permettre aux femmes de passer le certificat d'études. L'idée, c'était qu'elles se sentent valorisées et que la formation leur serve de tremplin pour trouver un emploi. » **Anne-Marie**

► « Beaucoup de femmes de ma génération étaient à la maison. Et pour celles qui voulaient reprendre un emploi, elles avaient « perdu le fil ». Elles avaient donc besoin de se reformer, de se re-préparer. On a donc mis en place des cours d'alphabetisation mais aussi des cours de remise à niveau pour le certificat d'études et pour préparer des concours dans l'administration car il y en avait plein à l'époque. On a aussi fait de la préparation aux stages en entreprise. On avait des copines qui étaient allées en formation dans des endroits où c'était trop compliqué. On s'est donc dit qu'il fallait des formations adaptées au niveau des gens du quartier. Et puis en même temps, on s'est aussi rendu compte qu'il y avait beaucoup de femmes qui demandaient une formation parce que leur profond désir, c'était de sortir de chez elle. Alors autour de ça, on faisait des fêtes et avec les femmes immigrées, on allait dans tous les quartiers de la ville. » **Mado**



10/ La réhabilitation du Quartier

L'opération « Cœur de quartier »

En 1990, la municipalité met en place la procédure de Développement Social des Quartiers dans quatre quartiers nantais parmi lesquels se trouve la cité des Dervallières. C'est dans ce cadre que l'opération « Cœur de quartier » est lancée en 1992. Il s'agit d'un vaste projet de restructuration urbaine dont l'objectif principal est le désenclavement de la cité. Afin d'ouvrir et de dynamiser le centre commercial, deux immeubles de la rue Charles-Roger sont détruits précédant ainsi le programme de réaménagement et d'embellissement de la place. L'une des plus anciennes revendications des associations du quartier étant l'amélioration de l'accès au quartier, des ronds-points sont créés le long des boulevards du Massacre et Jean-Ingres.



► « J'habitais dans un immeuble de la rue Claude-Lorrain. Mon appartement a été démoli. C'était en 1994 dans le cadre de la deuxième réhabilitation. Certains habitants sont partis car on leur a proposé un appartement dans d'autres quartiers. Ils regrettent et ils veulent revenir ici car ils n'arrivent pas à s'intégrer. Pour la première démolition, dans la rue Charles-Roger, parmi les personnes qui sont parties, certaines sont revenues. » **Monique C.**

Les habitants se mobilisent !

► « Quand il y a eu les premières démolitions, on s'est beaucoup interrogé. On se posait beaucoup de questions. On s'est rendu compte que les deux tiers des habitants de l'immeuble démoli le long du boulevard Jean-Ingres voulaient rester aux Dervallières. C'était significatif. Certains habitants sont partis mais ils sont revenus. Ça témoigne de quelque chose. » **Mado**

► « Pour la réhabilitation des immeubles, la CSF a été sollicitée. Suite aux différents événements, on a créé une charte de la réhabilitation sur le quartier. Il était inadmissible de faire une réhabilitation sans l'assentiment des habitants. Cette charte énumère les étapes à suivre avant, pendant et après une réhabilitation. Pour l'époque, c'était une première car elle a été signée par quatre associations de locataires reconnues nationalement, par Nantes Habitat et par la Ville. Cette action importante est partie des Dervallières. Maintenant, cette charte est renouvelée et actualisée. On s'est aussi battu pour que les locataires aient des logements adaptés notamment pour les personnes âgées. Les réhabilitations, ça doit être le moment de faire des travaux qui correspondent aux besoins des locataires. » **Jo**



11/ Le Parc des Dervallières

Souvenirs d'enfance

► « Dans les années 30, quand on était gamine, on était « âmes vaillantes » à Sainte-Jeanne-d'Arc. On allait faire des jeux de piste dans le parc des Dervallières. On était reçu pour le goûter dans le château. Ce qui nous intéressait, c'était de courir et de jouer. Ensuite dans les années 50-60, quand les enfants étaient plus jeunes, j'allais retrouver d'autres amies qui habitaient dans la cité et on passait des après-midi complets dans le parc. On apportait le goûter et les enfants passaient l'après-midi à courir et jouer dans l'herbe. » **Thérèse**

La kermesse des Dervallières

► « L'Amicale laïque des Dervallières organisait les kermesses avec les écoles Château et Chézine. Il y avait une dizaine de classes. Les enfants étaient bien habillés et faisaient leurs prestations. Il y avait des stands avec les petits chevaux, les lapins, la roue qui tournait avec le sucre, le café et les bouteilles d'huile. Il y avait aussi la pêche à la ligne et à cette époque, on faisait 1 200 paquets de pêche à la ligne. On faisait des frites. Il y avait la tombola. Il y avait des bals et l'élection de la reine sur la place des Dervallières. Ça faisait venir énormément de monde. Tous les gens du quartier venaient. Les sportifs du quartier défilaient avec deux agents devant en bicyclette. Une année, on a même eu les Tri Yann et le bagad de Lann-Bihoué qui a défilé dans les rues du quartier avec tous les



sportifs et derrière eux l'inoubliable petit train qui avait tant de succès. Ensuite, l'Amicale laïque des Dervallières participait à la grande kermesse des Amicales laïques de Nantes au parc de Procé. » **Yvonne B.**

► « Jusqu'en 1986, il y avait le petit train qui partait des écoles pour emmener les enfants à la kermesse. Il passait par le bas et rejoignait le petit bassin. » **Monique C.**

► « Il y avait des chanteurs comme Rika Zarai et Antoine. Ça se passait près du bassin. Les artistes étaient sur un podium et c'était noir de monde. C'était gratuit et on en profitait. » **Chantal**



12/ Les équipements sportifs

« Des loisirs dans une saine ambiance »

En 1963, les travaux de construction de la cité entrent dans leur dernière phase. A cette date, 1 800 logements sont occupés et les 800 derniers, en cours d'exécution, doivent être livrés l'année suivante. A ce stade, la question des équipements collectifs et plus particulièrement ceux destinés aux jeunes, devient cruciale. Pour faire face aux besoins du quartier, le conseil municipal vote un programme d'équipements en septembre 1963, afin « de permettre aux jeunes de s'initier à la pratique des sports, de s'entraîner ou d'utiliser leurs loisirs dans une saine ambiance ». Le programme prévoit la création d'une Maison de Jeunes, d'un centre sportif, d'une salle de sports, d'un gymnase et d'une piscine.

La salle des sports et le gymnase sont respectivement rattachés aux groupes scolaires Dervallières I et II. L'usage de ces équipements est réservé aussi bien aux besoins des écoles qu'à ceux des associations sportives. Le centre sportif comprend la construction d'une piste de 400 mètres avec à l'intérieur, un terrain de foot et de rugby, diverses installations d'athlétisme, un grand plateau avec des équipements affectés à l'éducation physique, cinq plateaux plus petits destinés à des courts de tennis, un terrain de basket-ball et un terrain de volley-ball.



En 1965, la municipalité vote le projet de construction d'une piscine en plein air. L'implantation de cette piscine d'été est fixée au nord du centre sportif sur la rive gauche de la Chézine. Quatre bassins et une pataugeoire sont alors prévus. Les architectes Favraud et Évano sont désignés pour la réalisation de cet équipement. Il faut néanmoins attendre 1969 pour que les travaux débutent.



L'Amicale laïque des Dervallières

« Jean Ogé était une figure du quartier. Il a créé l'Amicale laïque des Dervallières en 1960 dès qu'il est venu habiter le quartier. Il a monté plusieurs clubs sportifs. Il y avait le football, le basket, la gymnastique, l'athlétisme, le volley, le tennis, la pétanque. Il y avait énormément de choses. Il y avait même une équipe de foot de filles. Le joueur et ancien entraîneur du FCNA, Loïc Amissé a débuté tout jeune aux Dervallières car ses parents y habitaient. »

Yvonne B.

« Jean Ogé avait une certaine poigne. Il était à l'écoute des gens mais il savait aussi se faire écouter. Il savait apporter une certaine discipline dans ses équipes de foot. Il faisait aussi venir du modélisme sur le bassin. C'est lui qui a réclamé davantage de terrains de foot. La cité des Dervallières était un grand quartier avec des aménagements sportifs conséquents. Ce n'était pas évident d'obtenir des terrains de foot, des terrains de tennis, des terrains de basket. A cette époque, ce n'était pas commun. »



13/ La coulée verte de la Chézine

La Chézine

Jusqu'à l'annexion de Chantenay à Nantes en 1908, la Chézine marquait la frontière entre les deux communes. Cette rivière prend sa source à Saint-Etienne-de-Montluc. Sur la commune de Nantes, elle chemine entre le quartier des Dervallières et celui du Breil jusqu'au Parc de Procé. Puis elle s'écoule sous la rue de Gigant au moyen d'un voûtement achevé en 1906. Elle termine sa trajectoire par les égouts pour se jeter dans la Loire au niveau du quai de la Fosse.



En 1873, le conseil général décide la création d'un boulevard de ceinture. Les travaux débutent en 1874 et sont achevés en 1895. Long d'une dizaine de kilomètres, son tracé en demi-cercle part des environs de la gare de Chantenay pour aboutir à la prairie de Mauves. Le tronçon entre l'actuelle place Raymond-Poincaré et le rond-point de Vannes nécessite la construction d'un viaduc pour franchir la Chézine, le pont Jules-César, qui est achevé en 1879. Long de quatre-vingt-treize mètres, ce viaduc est composé d'arches en maçonnerie et sa balustrade mêle briques et pierres.

De balades en aventures

« Les habitants sont invités à profiter de ces espaces verts immenses. Il y a 27 hectares de HLM construits et 35 hectares de parc. » **Michel**



« Les Dervallières, c'est un beau coin, un beau site. Les gens qui viennent par là nous disent que l'on est gâté par la nature, par la verdure. On a toute la vallée de la Chézine et le parc de Procé. C'est une belle promenade. » **Chantal**

« Dans les années 50, les alentours de la Chézine étaient totalement sauvages. C'était notre terrain de jeu privilégié, on avait de l'espace et de l'aventure. On jouait dans les arbres. Chaque arbre avait son nom et on faisait des épreuves initiatiques. Par exemple, on avait « l'arbre de la botte aux bleus ». C'était un immense châtaignier dans lequel nous grimpons. Il fallait se jeter dans les fourches des branches du dessous en se rattrapant par les aisselles. La branche qui pliait alors sous notre poids nous amenait jusqu'au sol où nous la lâchions. Un jour, un copain a tenté une chute de plus haut et il a fait un atterrissage brutal. Ses bottes ont percuté son postérieur qui s'est trouvé maculé de bleus énormes et l'arbre est devenu « l'arbre de la botte aux bleus ». On avait aussi « l'arbre de la mort ». C'était un chêne qui avait la particularité d'avoir poussé en bord de Chézine à un endroit où elle était assez creuse. L'arbre était penché vers l'autre rive, mais pas jusqu'à l'atteindre. Nous grimpons dessus et de son sommet, nous devions nous jeter pour atteindre l'autre rive. Beaucoup ont atterri dans l'eau. Sauter « l'arbre de la mort » était un des rituels pour être de la bande. » **Reynald**

14/ Le Parc de Procé

Les aménagements du parc

En 1912, la Ville acquiert le domaine de Procé auprès de la famille Caillé. Cette acquisition vient compléter à l'ouest de Nantes l'armature de grands jardins publics. A cette date, la propriété, d'une superficie d'environ douze hectares, close de murs, « contient plusieurs constructions, corps de ferme et maisons d'habitation mais la plus grande surface en est aménagée en jardins, parc, bois d'agrément et futaie ». En effet, le tracé du parc a été réalisé en 1866 d'après les plans de Dominique Noiset, fils d'Antoine à qui l'on doit les premiers travaux du Jardin des Plantes. Quant au manoir, son édification date de 1789.

Lorsque, le 30 mars 1912, le maire de Nantes Paul Bellamy fit approuver par son conseil municipal l'achat du domaine, il conclut son exposé par cette phrase prophétique : « il arrivera une époque où ce parc sera en pleine ville et les Nantais d'alors nous seront reconnaissants de leur avoir aménagé le plaisir d'y passer d'agréables moments ». Jusqu'aux années 50, de nombreux aménagements sont apportés au parc. Ainsi, pendant la Première Guerre mondiale, un terrain sportif est exécuté dans sa partie haute. Mis à la disposition des sociétés sportives, le stade de Procé est inauguré le 4 mai 1919. En 1936, des tribunes sont édifiées et il faut attendre l'après-guerre pour qu'une piste d'athlétisme soit créée. En 1935, la ville achète des terrains à l'ouest et à l'est du parc afin de l'étendre du boulevard des Anglais jusqu'à l'actuelle rue Clovis-Constant.

En 1929, la Ville décide de transformer la Vallée de la Chézine en une promenade qui relierait le parc de Procé à la place Canclaux. La plupart des expropriations sont menées lorsque le départ de la municipalité Bellamy stoppe le projet. Cependant, une partie des terrains acquis permet d'édifier le stade scolaire à partir de 1941 ainsi que le jardin pour enfants. Le bassin de ce dernier installé au début des années 50 n'est autre que celui qui se trouvait sur la place Duchesse-Anne.



Aujourd'hui, le site vallonné du parc, d'une surface de seize hectares environ, compte plusieurs collections de rhododendrons, d'azalées, de chênes, de magnolias et de plantes vivaces, ainsi qu'un remarquable tulipier. Une grande prairie et un sous-bois escarpé, alternent avec une promenade le long de la Chézine. Le parc est agrémenté de sept statues allégoriques. Trois d'entre elles placées dans un petit bassin rectangulaire représentent l'océan, la Loire et le lac de Grand-Lieu. Ces effigies sont les derniers vestiges de la Poissonnerie municipale, détruite en 1939, qui s'élevait à la pointe de l'île Feydeau. Les quatre autres statues situées en haut du parc, décoraient autrefois les frontons du Trocadéro à Paris, démoli en 1937. Ces dernières représentent la sculpture, la botanique, la forêt et la moisson.



Un lieu de détente

« Quand je travaillais, je traversais le parc de Procé tous les matins. Je respirais l'air frais, j'entendais les petits oiseaux, c'était agréable. Je voyais les jardiniers et je leur parlais en passant. Je faisais le trajet avec une autre dame qui allait travailler comme moi. On n'avait pas fini notre conversation que c'était déjà le moment de se quitter. On se disait : « La suite sera pour demain ! ». On a passé de bons moments. » **Chantal**

« J'allais me balader très souvent au parc de Procé avec mes enfants et aujourd'hui avec mes petits-enfants. Mon mari allait également faire une promenade d'une heure et demie, tous les jours. Le parc était tout à fait approprié pour sa promenade. Il allait au parc le matin quel que soit le temps. Il disait toujours que c'était la dernière fois ! »

Solange

» « Le parc de Procé n'a pas tellement changé. Récemment, le gros arbre au milieu du parc a été abattu. Je ne sais pas s'il était malade. Il était imposant, il était bien le plus imposant du parc. Je l'ai toujours connu. » **Monique G.**

» « On a la chance d'avoir le parc de Procé tout près. En été, l'aire de jeu pour enfants et le petit bassin sont bondés. Les gens du quartier y vont beaucoup avec leurs enfants mais il faut partir de bonne heure le matin pour avoir de la place. C'est un espace superbe. » **Monique C.**

Les Kermesses

» « Au parc de Procé, il y avait la grande fête des Amicales laïques. C'étaient toutes les Amicales de Nantes qui s'y réunissaient. C'était noir de monde ! » **Yvonne B.**

» « Les fêtes des écoles chrétiennes avaient lieu au parc de Procé. C'était en général un dimanche une fois dans l'année. C'était une grande fête. Il y avait de nombreuses attractions. Il y avait des podiums, de la musique. Le podium était en général dressé sur la petite butte où il y a trois beaux énormes sapins. Il y avait la grande pelouse devant et tous les gens étaient assis. Il y avait des défilés de classes, des vélos décorés... Ça réunissait énormément de monde, les parents, les familles. » **Monique G.**

» « Il y avait des fêtes au parc de Procé. On devait payer l'entrée mais c'était tellement mieux de frauder ! Sous le pont Jules-César, il y a des grilles. On ne peut normalement pas passer par là mais le jour de la kermesse, on avait décidé avec les copains de passer quand même. Les garçons ont sauté. C'était dangereux car on pouvait s'emparer sur les grilles. Ce jour-là, j'avais une belle jupe plissée. Je monte, je saute et ma jupe s'accroche dans un pic. Je n'ai pas pensé au spectacle que j'offrais aux garçons mais à ma jupe déchirée ! » **Claude**

Crédits photographiques

En couverture : « Un regard sur la ville : les Dervallières », aquarelle réalisée pour Nantes Habitat par Eric Cabanas en 1999 / AMN - Archives municipales de Nantes (29Fi253)

- 1_ Le pigeonnier, place Vincent-Auriol, en 2007 / AMN
- 2_ Le mur d'enceinte du domaine des Dervallières et le pigeonnier au début du 20ème siècle. Vue prise de l'actuelle rue Eugène-Delacroix / AMN - collection Fleury (42Z 19)
- 3_ Vue aérienne de l'ouverture du boulevard Jean-Ingres en 1956 / AMN (30Fi 492)
- 4_ Le cabinet médical au 35, boulevard Jean-Ingres en 2009 / AMN
- 5_ Vue aérienne du grand ensemble des Dervallières en 1992 / AMN
- 6_ Le plan masse de la cité des Dervallières réalisé en 1951 par Marcel Favraud / AMN (40W 86)
- 7_ Vue aérienne des premières constructions du grand ensemble en 1958 / AMN (25Fi 48)
- 8_ Les Dervallières, la rue Charles-Roger dans les années 60 / collection particulière
- 9_ Vue aérienne de la cité HLM des Dervallières depuis le boulevard du Massacre vers la fin des années 60 / AMN (9Fi 1899)
- 10_ La place des Dervallières en 2007 / AMN
- 11_ Le marché sur la place des Dervallières en 1994 / AMN
- 12_ La bibliothèque des l'Amicale laïque des Dervallières en 1990 / collection ALD - Amicale laïque des Dervallières
- 13_ Madame Cortès en 1979 / collection ALD
- 14_ L'église Saint-Laurent en 2006 / AMN
- 15_ La cité HLM des Dervallières depuis le boulevard Jean-Ingres à la fin des années 60 / AMN (9Fi1900)
- 16_ Le boulevard du Massacre en 2009 / AMN
- 17_ Vue aérienne du boulevard du Massacre et des quartiers du Tillay, des Castors, du rond-point Abel-Durand et de la cité HLM des Dervallières en 1972 / Archives municipales de Saint-Herblain
- 18_ Le Ranch au début des années 60 / collection Monsieur Maligorne
- 19_ Carte de membre de la Cité des Jeunes / collection Monsieur Maligorne
- 20_ L'école de la Chézine en 2009 / AMN
- 21_ Construction de l'école maternelle Dervallières-Chézine en 1958 / AMN (25Fi 818)
- 22_ Mobilisation des parents d'élèves devant l'école Dervallières-Chézine en 1985 / collection Mado Aoustin
- 23_ La crèche Chlorophylle en 2009 / AMN

- 24_ La façade du pavillon central de l'ancien château des Dervallières en 2007 / AMN
- 25_ Le château des Dervallières et son bassin au début du 20ème siècle / collection particulière
- 26_ Les neufs enfants de Félix de la Brosse, propriétaire du domaine des Dervallières dans les années 30 / collection Solange Riou
- 27_ Le jardinier du domaine des Dervallières dans les années 30 / collection Solange Riou
- 28_ Le château des Dervallières en 1968 / AMN (1229W 34)
- 29_ La façade du château devant le bassin en 2007 / AMN
- 30_ La Maison de Quartier des Dervallières en 2008 / collection Daniel Tansaout
- 31_ La Maison des Jeunes en 1967 / AMN (21Fi 92)
- 32_ Télé Dervallières à la Maison de Quartier en 1992 / AMN
- 33_ Repas des femmes du quartier en 1988 / collection Yvonne Gatard
- 34_ Affiche de « L'action propreté » en 1997 / Ville de Nantes
- 35_ Fête de la prévention à Bellevue en 1977 / AMN - collection Marie-France Flahaut
- 36_ Sortie des femmes du quartier en 1975 / collection Yvonne Gatard
- 37_ La formation des femmes en 1975 / collection Yvonne Gatard
- 38_ La formation des femmes en 1975 / collection Yvonne Gatard
- 39_ La formation des femmes en 1975 / collection Yvonne Gatard
- 40_ Le pôle social en 2007 / AMN
- 41_ Opération « C?ur de Quartier », réhabilitation de la place des Dervallières en 1993 / AMN
- 42_ Passage entre la rue Honoré-Daumier et le parc des Dervallières en 2007 / AMN
- 43_ Kermesse dans le parc des Dervallières dans les années 60 / collection ALD
- 44_ Kermesse dans le parc des Dervallières en 1983 / collection ALD
- 45_ Le plateau sportif des Dervallières en 2009 / AMN
- 46_ L'équipe de basket féminine de l'ALD dans les années 60 / collection ALD
- 47_ Jean Ogé en 1993 / AMN
- 48_ Le val de Chézine et le pont Jules-César en 2009 / AMN
- 49_ Le val de Chézine en 2007 / AMN
- 50_ L'entrée principale du parc de Procé en 2009 / AMN
- 51_ Vue aérienne du parc de Procé en 1975 / AMN
- 52_ Un pigeonnier dans le parc de Procé en 1938 / AMN (13Fi 2037)

Les membres du groupe mémoire

Les associations :

Stéphane Anizon (Le dernier spectateur), Mado Aoustin (Confédération syndicale des Familles), Evelyne Audureau (Association du quartier Danton), Elisabeth Caron (Les amis de la place du Petit Bois), Guy Carriou (Créagir), Laure Coirier (La Luna), Jean Yves Gergaud (Amicale laïque Contrie Durantière), Daniel Tansaout (CLCV), Philippe Trouillard (Amicale laïque des Dervallières),

Les habitants :

Michel Aubert, Yvonne Bauriller, Louis et Monique Boissel, Josette Fouilleul, Robert Letoux

Ville de Nantes :

Archives municipales : Nathalie Barré, Marie Franchin, Anne Lalaire
Equipe de quartier Dervallières – Zola : Marianne Diop, Saïd Karoui
ORPAN : Anne Leray

Les témoins

Michel Aubert, Jo et Mado Aoustin, Yvonne Baudriller, Reynald Brizais, Claude, Monique Costard, Monique Ganuchaud, Yvonne Gatard, Anne Marie Giffo-Levasseur, Chantal Hecker, Huguette, Marie Madeleine L'Henoret, Solange Riou, Thérèse Tétard, Jeanne Vinet, Bernard Vrignon



ISBN 2-901598-27-7

10 €